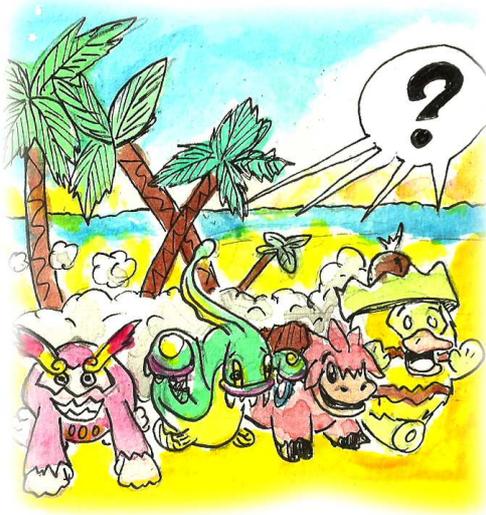


Une météorite. Encore un objet apprécié des humains, qui les amènerait en grappe sur notre territoire pour qu'ils retournent chaque parcelle de terrain pour ne pas perdre une miette du précieux minerais. Voilà ce que je pensais quand le fracas d'une chute me réveilla au beau milieu de cette chaude nuit de décembre.

Comme d'habitude, il faisait une chaleur étouffante sous ces latitudes, et comme toujours, je peinais à m'endormir. J'en étais à me demander si je devais aller ou non tremper mes nageoires dans la mer toute proche en m'agrippant à ma bouche ventouse à un rocher pour ne pas être entraîné à la dérive quand le sommeil m'eut finalement en traître, après m'avoir nargué un moment. Et alors que je commençais à m'endormir, je fus réveillé en sursaut par ce fracas épouvantable, si bien que j'envoyais une immense décharge électrique autour de moi. Fort heureusement, à force d'envoyer des coups de jus à droite et à gauche dans mon sommeil, on m'avait finalement imposé la compagnie d'un Donphan au sommeil de plomb. Ni ma décharge ni le bruit ne l'avaient réveillé, et il se contenta d'un grognement avant de remuer légèrement les pattes puis de repartir dans son rêve. Pour ma part, j'étais bien réveillé. Dame, j'en étais presque suspendu au plafond tel le Lugulabre moyen. Je sortis donc, la tête dans l'os pour me diriger vers le lieu d'impact. Je n'étais pas le seul, la moitié du village pointait le bout du museau hors des petites huttes. Ce village, vestige d'activité humaine depuis longtemps révolue, nous protégeait, petite communauté que nous étions. On n'arrêtait pas les petites querelles, lance-flamme sur les fesses d'un visiteur importun, tonnerre sur le crâne d'un voleur de nourriture mais dans l'ensemble, nous vivions plutôt bien sur notre petite île que les humains avaient désertée. Plus de maîtres, plus de contraintes. Le seul maître que j'avais connu pour ma part m'avait jeté dans une eau glaciale peu après ma sortie de l'œuf, en marmonnant quelque chose comme « pas la bonne nature » et j'avais du me débrouiller avec quelques uns de mes pairs, avant d'échouer ici en suivant les courants chauds.





Je n'avais quasiment plus vu d'humain depuis lors, et c'est avec circonspection que je m'approchais de ce gros derrière qui dépassait du sable. Etrange, il me semblait pourtant que les pieds des humains pointaient vers le bas... Alors pourquoi ceux-ci pointaient vers le haut en remuant tout ce qu'ils savaient ? Un humain savant qui faisait des tours ? Mon voisin, un Darumacho solide comme un roc et pas vraiment du genre patient tira sur les deux pieds qui s'agitaient, déracinant la grosse plante rouge pour le remettre d'aplomb. Nous fixions tous cet étrange visiteur vêtu de rouge des pieds à la tête, avec un bonnet pointu, une grosse barbe blanche et... Quelque chose où étaient attachés quatre Haydaims visiblement mal en points. Je fronçais les sourcils. Ces haydaims avaient quelque chose qui me laissait perplexe... Un souvenir tenace et à la fois trop flou. Cette blancheur, ces pattes couvertes de fourrure épaisse... Comment nommait-on ce truc blanc et froid, déjà ? Trop de temps passé sous les tropiques avaient fait fondre mes neurones, finalement, Donphan avait raison. Alors que je me concentrais pour essayer de me rappeler, le vieil homme prit la parole.

« Rogn'tudju d'réchauffement climatique, c'est bien ma veine, un attelage immobilisé, on n'a pas idée... Aussi chaud... Sont en pelage d'hiver... »

A n'y rien comprendre, à première vue. Mais en s'approchant un peu, on voyait bien que les Haydaim n'étaient pas dans leur assiette : ils semblaient sur le point de vomir et leurs pattes tremblantes avaient bien du mal à les soutenir.

« ... Catastrophe... Plus que quelques heures... » Marmonna le vieil homme en ramassant des paquets éparpillés qui avaient visiblement souffert de l'atterrissage.



Il avait l'air dans une telle détresse que je me décidai à l'aider à ramasser ses paquets. Je n'étais pas le seul, mon voisin avait déjà les bras chargés d'un énorme paquet qu'il ramenait avec peine au traîneau. Comment diable ces Haydaims givrés avaient pu porter ces choses aussi lourdes ? Et d'où étaient-ils tombés... Givrés ! C'était ça le mot ! C'était de la neige, les Haydaims étaient glacés et devaient souffrir sous ces latitudes tropicales. Je n'étais pas le seul à avoir compris puisque notre Nanméouie de service était déjà auprès d'eux, leur prodiguant des soins comme lui seul savait le faire. Le vieil homme, de son côté, nous regardait faire médusé. Une petite assemblée l'entourait alors, et il secoua la tête, incrédule, faisant tomber du sable encore coincé sous son bonnet. Il porta la main à sa poche et regarda l'objet qu'il en sortit avec un air songeur.

« Mes enfants... Je suis coincé sur cette île et mon attelage ne peut plus voler. Mais peut-être pourriez-vous m'aider ? » Demanda-t-il d'une voix bizarrement timide pour un si gros bonhomme.

Un concert de voix s'éleva alors ; pour le vieil homme, tout ça n'avait aucun sens, juste les borborygmes habituels des pokémon, mais j'entendais pour ma part se former deux camps distinctifs. Ceux qui pensaient qu'il fallait aider le vieil homme, quoi qu'il demande, le pauvre, et ceux qui préféraient l'envoyer se faire voir, non mais sans blague, on n'est pas venus sur cette île pour qu'on nous fasse encore trimer. Un Flobio objecta qu'il fallait bien l'aider, on n'allait pas le laisser là, ce à quoi mon Darumacho de voisin répliqua d'un ton acerbe qu'il n'avait qu'à sauter dans le traîneau et bon débarras, fallait quand même pas rigoler, il voulait bien ramasser le paquet mais pour le reste, tintin (mes voisins n'étaient pas du genre distingués). Le Seviper qui essayait de prendre la place de chef du village à chaque élection (mais qui perdait tout le temps parce qu'il était trop sournois) se glissa dans son dos et une fois dressé de toute sa hauteur, il lui siffla dans l'oreille que très bien, s'il ne voulait pas, on n'avait qu'à intégrer le vieil homme à la communauté, puisqu'il ne pouvait pas repartir. Le Darumacho sursauta et partit dans un flot d'imprécations diverses mais le Seviper avait déjà regagné les frondaisons. Au moment où le Ludicolo commençait à danser avec ses maracas pour détendre l'atmosphère, je décidais de me désintéresser de leurs querelles pour voir ce que le papy avait sorti de sa poche. Curieux objet rond qui étincelait doucement à la lumière du traîneau. Sur l'objet un bouton invitait à la bêtise, et j'appuyais tout naturellement dessus. Une pluie de petites étoiles jaillit de l'objet et je me sentis partir en l'air, comme si je lévitis. Je lévitis, parfois, c'est vrai, mais à ce point... J'avais l'impression d'avoir été gonflé, tout plein d'air comme un ballon, et je voyais le sol s'éloigner dangereusement avant que le vieil homme ne me rattrape, tout sourire. Il me tenait par une nageoire, mais le reste de mon corps (mes fesses, notamment) flottait au dessus de lui. Je paniquais et l'électricité parcourut mon corps d'anguille, offrant un spectacle qui attira soudain l'attention des querelleurs.

« C'est une CS, une CS spéciale faite par mes soins. Le soir de Noël, tout le monde peut apprendre à voler, mais ses effets se dissipent au petit matin. » Expliqua-t-il calmement.



Voler ? J'allais donc voler ? ça avait au moins le mérite de clouer le bec à mon voisin mais... Je n'étais pas vraiment sûr d'en avoir envie. Mais de toute façon, parti comme on l'était, je n'étais pas vraiment sûr d'en avoir le choix, tout compte fait. Comment diable les Haydaims faisaient-ils pour rester au sol ? Je paniquais et envoyais sans le vouloir des décharges électriques au vieil homme qui me lâcha, surpris. J'ouvris de grands yeux brillants de terreur à mesure que le sol s'éloignait de moi... Jusqu'à ce que je sente une morsure ferme sur mon postérieur décidément mis à mal aujourd'hui. Un Tropius me retenait du bout des dents et me fit redescendre au sol où mon colocataire enfin réveillé prit le relais en m'attrapant par la trompe. Je pouvais ainsi paniquer à mon aise, voilà qui était mieux. Pendant ce temps, ma grande-bouche de voisin (qui m'avait toujours dit « tu peux parler, t'as vu ta ventouse ») semblait peu enclin à se soucier de mon avenir en tant que ballon d'hélium mais en revanche bien décidé à voler de ses propres ailes, pour ainsi dire. Il s'approcha du vieil homme et pressa à son tour le bouton, faisant jaillir une pluie de petites étoiles qui l'entourèrent. Très joli spectacle, j'avais du être classe comme ça aussi, avant de paniquer comme un Cerfrousse (moins classe, mais nettement plus classe qu'un Darumacho sur mon échelle de valeurs personnelles – bien influencée par mes querelles de voisinage, avouons le). Il se mit à léviter (moi aussi je peux le faire !) et le vieil homme vêtu de rouge l'attrapa et le guida vers l'attelage que les Haydaims venaient de quitter, guidés par le Nanméouie qui les avait emmené plus loin pour se reposer. Il se fit harnacher solidement puis resta suspendu en l'air, l'air particulièrement stupide avec ses gros poings crispés, et le vieil homme attendit patiemment que d'autres volontaires n'arrivent. Un Ludicolo (le farceur du village, pas vraiment apprécié de mon voisin, ce qui lui valait donc ma sympathie instantanée) et un Camerupt (un vieux machin bougon, peu commode mais le cœur sur la main) prirent ainsi place sur le traîneau. Alors qu'un Triopikeur s'avavançait à son tour, je couinais pour rappeler à tous mon bon souvenir, toujours attaché à la trompe du Donphan qui ne bronchait pas. Un colocataire taciturne, mais efficace, je l'avais toujours dit. L'homme en rouge m'attrapa et m'attacha à mon tour, en douceur, à son traîneau. Il avait un regard bienveillant, et je me félicitais immédiatement de l'avoir protégé de la vision du Triopikeur volant, Aéropique ou non, mais c'est une autre histoire. Nous étions attachés dans cet ordre : mon voisin idiot en premier, puis Ludicolo à sa gauche, puis moi et enfin Camerupt, l'air toujours aussi bougon mais visiblement décidé.



Le vieil homme nous expliqua qu'il suffisait de donner une forte impulsion pour décoller (facile à dire, quand on a deux pattes) et qu'ensuite il nous guiderait. Je n'étais pas rassuré et je regrettais mon excès de curiosité, mais la machine était lancée. La voix du vieillard était si douce et rassurante que dès qu'il émettait un son, je sentais mes muscles se détendre. Je vis les habitants du village et les Haydaim du vieil homme nous regarder avec ferveur, mais personne ne bougea pour prendre nos place au moment où le compte à rebours commençait. Finalement, à 3 je fermais les yeux, à 2 je serrais les fesses, à 1 j'entamais ma prière à Arceus, et je n'eus le temps que de réciter mentalement quelques mots lorsque je donnais malgré moi une impulsion du bout de la queue avant de décoller, le souffle coupé par le harnais. J'avais loupé mon décollage, absences de pattes oblige (on n'a pas la même force dans les nageoires, c'est déloyal) mais la force brute de mes camarades m'avait propulsé dans le ciel étoilé et j'ouvrais à présent grand les yeux, désireux de ne pas loucher une miette de ce fabuleux voyage. Le ciel était d'un bleu d'encre, les étoiles luisaient tranquillement et j'avais l'impression que nous filions comme des fusées. Le vent nous cinglait le visage, et je me demandais par quel miracle nous pouvions filer si vite... Lorsque je vis le gros arrière train rouge de mon forçat de voisin. Evidemment, il y mettait toute sa force, en tant que pokémon de tête de l'attelage, et croyez-moi, quand ce Darumacho là y mettait du sien, les montagnes elles-mêmes devaient bouger pour essayer de l'éviter. J'étais à la traîne : on m'avait souvent reproché ma lenteur, mais c'est en sentant le traîneau me heurter les fesses à plusieurs reprises à cause de l'inertie que je compris enfin que je devais être aussi rapide qu'un Crustabri à marée basse. Mais j'étais parti et j'étais heureux. Nous volions ! Un poil anxigène, comme situation, mais au fond je m'amusais comme un petit Anchwatt. J'avais l'impression d'être à nouveau dans les courants, mais dans les courants d'air, cette fois, et il faisait tout aussi froid que dans l'eau de ma prime jeunesse. Ah, que de souvenirs ! (Pas tous bons, d'ailleurs, ma période Lamperioie m'avait valu moult sobriquets désobligeants. De qui ? Je dois vraiment vous le préciser ?)



Dans l'ensemble, nous mîmes beaucoup de bonne volonté malgré nos caractères différents, et ça n'est que lorsque mon enthousiasme débordant agaça mon Camerupt de partenaire qui me lança un ébullilave retentissant au pied d'un sapin et que le Ludicolo trop secoué par un Darumacho trop énergique vomit sur ce dernier qui surchauffa d'un seul coup tout notre équipage que le vieil homme se décida à donner de la voix pour nous raisonner. Nous nous amusons bien, comme de tout jeunes pokémon à peine sortis de l'œuf. Pour ma part, je rattrapais le temps perdu puisque dès la naissance, j'avais du me battre pour survivre, et mon enfance n'avait pas été des plus amusantes.

Mais cette sortie, le vent, la neige, les étoiles lointaines et pourtant si proches... Rien n'aurait pu entamer ma joie. Evidemment, la neige commençait à se faire trop glacée pour mes nageoires désormais habituées au sable chaud, mais on aurait pu croire que mon voisin lisait dans mes pensées (effrayante perspective) puisque c'est ce moment qu'il choisit pour surchauffer tout le monde après le jet de vomi (d'une précision redoutable) du Ludicolo. La neige m'apparut alors comme un refuge de fraîcheur à mes écailles endolories par ce coup de chaud.



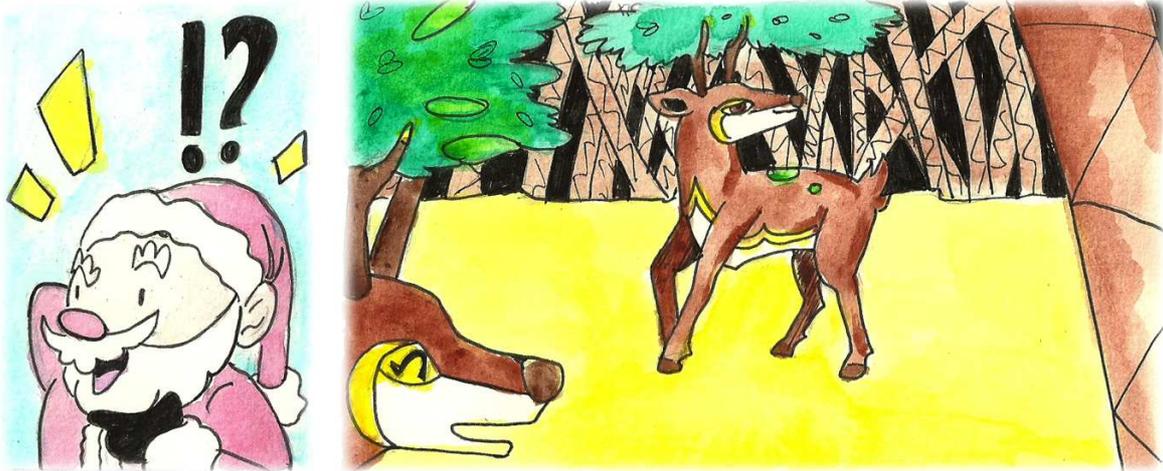
Le vieil homme eut l'air de regretter ses éclats de voix aussitôt mais il ne s'excusa pas. Pourquoi l'aurait-il fait ? Nous étions ses obligés serviteurs, pour cette fois. Nous repartîmes au triple galop pour finir la tournée. Le vieil homme avait tout prévu : le nouvel itinéraire qu'il avait calculé nous ramenait droit vers notre archipel. Et lorsque les nuages cachèrent la lune et les étoiles, réduisant notre visibilité, il arrêta le Camerupt qui s'apprêtait à faire feu de tout bois et sortit de sa hotte un petit Balbuto endormi qui illumina notre route d'un flash retentissant avant de se replonger dans un sommeil visiblement bien mérité. Nous étions impressionnés par la sagesse de notre maître d'un soir.

Notre dernière livraison se fit sur une île voisine, et nous regardâmes avec un intérêt non dissimulé cette île semblable à la nôtre, mais dont les huttes étaient toujours habitées par des hommes qui semblaient vivre avec des pokémons. Cette apparente harmonie fit naître en moi un désir aussi soudain qu'impérieux de m'arrêter ici, de rester avec les hommes pour voir si finalement, nous ne nous trompions pas dans notre jugement... Mais le vieil homme revint et nous donna l'ordre de décoller, et l'idée s'évanouit doucement à mesure que l'île disparaissait dans l'obscurité, se fondant dans le paysage de l'archipel, perdant tout son attrait.

L'atterrissage ne se fit pas sans heurts, derechef, puisque le soleil commençait à poindre à l'horizon, signant l'arrêt de nos pouvoirs de vol (bien qu'en théorie, la lévitation était mon fort). Dans la panique, le Darumacho, brillant comme à l'accoutumée par ses décisions réfléchies, poussa l'attelage dans une course effrénée qui nous rapprocha du sol avec une rapidité effrayante : et pour cause, nous allions tout bonnement nous aplatir comme des Limondes, et les cris du vieil homme n'y changeraient rien.

Alors que le vent nous cinglait le visage, nous forçant à fermer les yeux (pour ceux qui comptaient les garder ouverts même en voyant le sol se rapprocher) je crus voir un buisson nous barrer la route, sans même que nous ne touchions le sol ; c'était à n'y rien comprendre. Le buisson força le Darumacho à changer de trajectoire et la chute fut brutale, mais indolore. Alors que je peinais à me redresser, j'ouvris enfin les yeux pour voir le Ludicolo courir loin du traîneau pour vomir à nouveau,

et mon regard tomba sur le buisson qui nous avait barré la route. Le buisson ? Le buisson surmontait un joli visage poilu dont les yeux débordants d'assurance étaient soulignés de jaune : Les Haydaims, méconnaissables sous cette forme avaient repris du poil de la bête et avaient empêché une collision violente. Je regardais incrédule ceux qui étaient encore givrés quelques heures plus tôt, dont les cornes arboraient à présent un feuillage magnifique comme on n'en trouvait que sous nos latitudes. Le vieil homme lui-même était surpris de la transformation et lorsqu'il sortit d'un pas flageolant de son traîneau, son premier geste fut de flatter l'encolure de ses bêtes et d'observer ce feuillage fourni où la moindre trace de gel avait disparu.



« Bien ma veine, ça. En plus on ne peut plus voler pour rentrer à la maison. » Soupira-t-il, épuisé.

Mais son visage était toujours souriant et il câlina avec beaucoup d'affection ses quatre destriers tandis que j'allais m'effondrer à l'ombre d'un palmier loin du Ludicolo nauséeux. Il n'allait plus se moquer de grand monde, celui-là, une fois qu'on aurait raconté à tout le village qu'il vomissait pour un rien. Pour ma part, j'étais fourbu, mais satisfait. J'avais découvert la joie de voler, la neige et l'envie de vivre avec des humains, et ce en l'espace de quelques heures à peine. C'était une fatigue saine, la fatigue du devoir accompli, pas celle lassante des querelles de voisinages. Le Camerupt imperturbable s'était allongé dans le sable et dormait presque. Le Darumacho racontait à qui voulait l'entendre que l'odeur de vomi qu'il dégageait n'était pas de lui, sans blague, qu'il n'était pas une fillette, mais la plupart des villageois était trop écœurés par l'odeur pour s'approcher suffisamment près pour l'entendre.

Les villageois avaient veillé, en cercle, autour d'un petit feu sur la plage, et tout le monde était bien réveillé, attendant chaque détail de notre grande épopée. Mais j'étais trop épuisé pour tout raconter, et je dois avouer que je profitais à mon aise du spectacle du Darumacho puant que personne ne voulait écouter. Je m'endormis bientôt du sommeil du juste, laissant la clameur des villageois me bercer, couplée au ressac des vagues sur la plage...

Lorsqu'un rayon de soleil qui filtrait à travers la feuille du palmier me réveilla en douceur, j'étais encore trop fatigué pour remuer une nageoire. Je parcourus la plage du regard et vit le vieil homme en caleçon se diriger vers la mer, bien résolu à piquer une tête, alors que les Haydaims trottaient autour de lui, visiblement rétablis et heureux du climat ambiant. Voilà qui devait les changer ! La vision m'arracha un sourire, et je me rendormis.



Une bonne âme finirait bien lui dire que le Sharpedo qui avait élu domicile dans la baie n'était pas du genre aimable, non ?



FIN ..?